
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 9 h 08

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

14 septembre 2000

Danse

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Jeudi 14 septembre 2000

Le Devoir • p. B7 • 622 mots

Danse

Un départ tout en douceur

Martin, Andrée

Lyon - Dans plusieurs rues de Lyon, plusieurs places et quantité de théâtres, flotte une légère odeur de voyage. La 9e Biennale de la danse, construite autour du thème des routes de la soie, n'est pas étrangère à ce vent d'exotisme, qu'elle partage généreusement avec un public fidèle au rendez-vous. Une ouverture sur le monde qui démarre tout doucement, comme un très long voyage.

Avec ses maisons d'un rose cendré, sa colline et la basilique de Fourvière, construction au style éclectique datant de la fin du XIXe siècle qui domine majestueusement la ville, Lyon possède un charme sans reproche que l'UNESCO a su reconnaître en classant quatre de ses quartiers "site Patrimoine mondial de l'humanité". Au confluent de la Saône et du Rhône, Lyon, ville du centre de la France, semble déjà avoir un petit quelque chose du Sud, qui tient probablement à ses couleurs et à la gentillesse comme au calme de ses habitants, un calme que Paris doit d'ailleurs souvent leur envier.

Dans cette ambiance et ce calme douillet, qui relèvent déjà de l'exotisme pour les Nord-Américains que nous sommes, prend place la 9e Biennale, l'une des plus grandes manifestations de danse au monde. Les Lyonnais n'en sont pas peu fiers, et cette fierté s'affiche partout dans la ville: dans les théâtres bien sûr, où les spectacles se

succéderont pendant trois semaines consécutives, à raison de trois à huit représentations chaque soir, mais aussi dans les musées - dont une superbe exposition de costumes de ballet et d'opéra, tirés des collections impressionnantes et fort colorées de l'Opéra de Paris et de celui de Lyon, au Musée des tissus, jusqu'au 14 janvier 2001 - et même dans la rue, où les soyeux Lyonnais ont installé un flot de bannières multicolores on ne peut plus modernes, le long de la très commerçante et très chic rue du Président Édouard Herriot.

Cependant, on ne dénote pas de grands éclats, pas de grandes folies pour ce début de Biennale, pas même chez Jean-Claude Gallotta, qui présentait en première mondiale, mardi dernier, *Les Larmes de Marco Polo*, une oeuvre pour neuf danseurs autour de la figure célèbre du voyageur vénitien, coproduite par la Biennale. On attendait peut-être trop de cette nouvelle création d'un des chorégraphes français qui a le plus marqué la danse européenne dans les années 1980, voire dans la première moitié des années 1990, et dont les Montréalais ont pu voir notamment les pièces *Mammame* et *Docteur Labus*. Trop de celui qui, après tout ce temps consacré à fureter du côté de la danse contemporaine et du cinéma, est passé maître dans l'art de la fresque hybride, où la danse semble parfois vouloir se

© 2000 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20000914-LE-0067

faire théâtre, musique, poésie, cinéma. L'idée de cette oeuvre était de prendre non pas le Marco Polo jeune voyageur infatigable, découvreur d'une Chine quasi mythique et ami du grand Khan de Chine, mais le Marco Polo dans la quarantaine, emprisonné par les Génois, compagnon d'infortune du romancier Rusticello de Pise. Pas de traces donc des 25 années de pérégrination de l'homme, issu d'une famille de riches marchands vénitiens, pas de traces non plus des contrées merveilleuses visitées dans ces voyages dont les échos sont parvenus jusqu'à nous aujourd'hui. Dans ces larmes, plus proches de l'amertume que de l'émerveillement, il ne reste plus vraiment beaucoup de choses de Marco Polo, sinon l'idée du personnage dans sa cellule, comme celui de Rusticello, et, surtout, des couleurs, des mots et des sons, ceux du voyage et du lointain, dont des gris et des rouges chair, et une musique aux réminiscences chinoises, orchestrée avec talent par le compositeur Shuya Xu.

Aussi, devant cette oeuvre qui a le mérite de nous donner le goût du voyage et l'envie de lire le fameux récit de Marco Polo, *Le Devisement du monde; le livre des merveilles*, on ressent un manque. La danse y est belle, par moments flamboyante, notamment avec ses grands élans déployés dans l'espace, admirablement bien soutenus par les danseurs - dont Yannick Hugron et Hee-Jin Kim. Drôle aussi, avec ses petites séquences de mouvements ludiques, comme un langage du geste joyeusement élaboré, si caractéristique du travail chorégraphique de Gallotta. Même les images, générées par la danse comme par la scénographie aux lignes épurées, la musique et les accents dramatiques de Claude-Henri Buffard, complice de création de Jean-Claude

Gallotta depuis plusieurs années, sont fines, puisées à même des imaginaires touffus; évocatrices par moments de la cellule de prison ou encore de déserts sans noms, grandioses et arides à la fois.

Mais inlassablement ce manque refait surface, comme si l'essence unificatrice qui donne à tous spectacles sa vraie raison d'être et son sens véritable avait été perdue au cours du processus de création. À trop vouloir éviter les lieux communs d'un sujet aussi populaire, Gallotta semble s'être égaré dans des considérations psychologiques qui éloignent l'oeuvre de son sujet, comme de ses racines et des émotions qui les sous-tendent. Une traversée du monde métaphorique qui mêle très, très subtilement Orient et Occident. Trop subtilement peut-être.